

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jean-Philippe WARREN, *Hourra pour Santa Claus ! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec, 1885-1915*, Montréal, Boréal, 2006, 301 p. Illustré.

par Benoît Melançon

Recherches sociographiques, vol. 48, n° 3, 2007, p. 203-205.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/018019ar>

DOI: 10.7202/018019ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le corps de ce livre est le chapitre consacré à l'émeute du printemps 1955. Le procédé est le même, un rappel des faits qui ont conduit à cette fameuse soirée du 17 mars suivi de toutes sortes d'analyses et de comptes rendus. Encore une fois, il ne s'agit pas pour Melançon de prendre position sur le sens des événements mais plutôt de mettre en relief les diverses interprétations qu'on en a proposées. La dimension politique de l'événement est bien entendu soupesée. Le point de vue toujours dominant est que la suspension du héros des Canadiens français par le patron unilingue anglophone de la ligue nationale de hockey est l'occasion de raviver le vieux contentieux entre les deux communautés linguistiques. Certains y ont vu un des événements précurseurs du mouvement d'affirmation nationale qu'a été la Révolution tranquille. On sent l'auteur déçu de la quasi-unanimité autour de cette interprétation, à la recherche de points de vue originaux. Il faut reconnaître deux mérites à ce chapitre central de Melançon. D'abord, il se questionne sur la place de Richard lui-même dans les événements qu'on a tendance à oublier tant les faits et leur ampleur dépasse et en même temps magnifie le personnage. Ensuite, il s'intéresse aux analyses des anglophones, à leur appropriation de ce mouvement de protestation spontané comme si le héros n'était pas que francophone. De Montréal ou de Toronto, quelques voix réfutent le « tour ethnique » pris par cette soirée de mars 1955.

C'est avec un retour sur le concept de mythe en son sens moderne que Melançon termine son ouvrage. Il propose ici plusieurs critères de définition du mythe moderne à partir de la portée temporelle, du caractère merveilleux et de la nécessaire dimension collective. L'auteur insiste sur l'importance du médium de la radio dans l'élaboration du mythe Richard alors que l'absence d'image permet d'amplifier, de magnifier un événement, un personnage.

Dans l'ensemble cet ouvrage nous laisse sur notre appétit. Bien qu'il offre une approche originale, l'auteur n'y développe aucun point de vue original. Cette collection d'analyse de la fusée Richard permet simplement de retrouver des souvenirs, de ramener des points de vue à la surface. D'ailleurs, il nous semble qu'il s'agit d'un livre sans véritable public.

Jean-Didier DUFOUR

Sociologue,

Collège François-Xavier Garneau (Québec).

Jean-Philippe WARREN, *Hourra pour Santa Claus ! La commercialisation de la saison des fêtes au Québec, 1885-1915*, Montréal, Boréal, 2006, 301 p. Illustré.

Dans *Hourra pour Santa Claus !*, Jean-Philippe Warren s'est donné pour objectif de comprendre comment la fête de Noël est devenue, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, un phénomène social à la fois commercial et religieux, ouvert sur la modernité mais nourri de traditions diverses, universel de même que national. Son point de départ est simple, et étonnant : « Le Noël d'il y a cent ans met en place à peu près tous les éléments qui sont encore les siens aujourd'hui. » Quels sont ces

« éléments » ? Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Canadiens français célébraient le jour de l'An plus que Noël et ils parlaient plus volontiers du petit Jésus que de Santa Claus. Sur ces deux plans le renversement est net en 1915. On est passé de la fête de la parenté à celle de la maisonnée et de la famille immédiate : « Santa Claus s'est imposé comme figure mythique de Noël [...]. La publicité n'affiche que lui, ne parle que de lui ». La transformation commerciale est encore plus radicale : « la fête de la Nativité est devenue l'événement consumériste par excellence de la société contemporaine ». Le 25 décembre, il faut donner, mais donner un objet acheté, non pas quelque chose que l'on aurait fabriqué soi-même. Où trouver ces « étrennes » ? Dans les magasins à rayons qui prolifèrent alors : Scroggie, Dupuis frères, Paquet, Carsley, etc.

Warren a clairement délimité sa recherche. Il a retenu une communauté linguistique – la population canadienne-française vivant au Québec –, ce qui ne l'empêche pas d'offrir de brèves comparaisons avec le Canada anglais, voire les États-Unis, la Grande-Bretagne ou la France. Il a saisi le rapport à Noël de cette communauté essentiellement en deux lieux, Montréal et Québec ; encore ici, des prolongements sont proposés, vers la campagne québécoise. La période étudiée est brève : trente ans, de 1885 à 1915, ces années de croissance de la richesse collective. La principale source documentaire est la presse, et plus particulièrement les publicités publiées dans les journaux par les « emporiums » évoqués plus haut, dont plusieurs sont reproduites dans l'ouvrage. Ces restrictions permettent à l'auteur d'éviter l'éparpillement ou la généralisation abusive.

De même, il ne cache pas ses positions méthodologiques. S'il est sociologue de formation, c'est plutôt à titre d'historien qu'il parle : son « analyse historique » porte sur l'imaginaire de Noël, sur sa « mise en scène » et sur ses discours. C'est donc moins le Noël *réel* qui l'intéresse que le Noël *symbolique*, voire le Noël *mythique*. À ce titre, on pourrait inscrire son livre dans le cadre épistémologique de l'histoire culturelle, dans la mesure où celle-ci, selon Pascal Ory, est une « histoire sociale des représentations » (*L'histoire culturelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 13). C'est précisément de cela qu'il s'agit : saisir historiquement l'évolution des représentations de Noël et l'expliquer par les cadres sociaux qui sont les siens.

Ce faisant, Warren est amené à réfléchir à de multiples facettes de la société canadienne-française. Il doit s'appuyer sur l'histoire économique, car les fêtes qu'il étudie supposent un état particulier du capitalisme industriel et, avec lui, du commerce de détail, de la publicité et du marketing ; la nouvelle « rhétorique du magasinage » n'a de sens que par rapport à cet horizon. L'histoire du catholicisme est également au rendez-vous, car il faut à l'auteur expliquer comment les promoteurs de Noël ont réussi à incorporer à leur discours la dimension sacrée des fêtes de fin d'année, eux que leurs détracteurs accusaient parfois de paganisme. À cet égard, Warren a de fortes pages sur le recyclage de la tradition nationale canadienne-française dans le discours marchand, sur ce qu'il appelle la « traditionalisation » de Noël, « c'est-à-dire [sa] reprise traditionaliste et non plus [sa] reproduction traditionnelle ». Il lui faut encore interroger la culture matérielle. Quel type de cadeaux devait-on offrir au tournant du XIX^e et du XX^e siècle ? Que privilégier, le besoin ou le désir ? Comment décorait-on son foyer en vue des célébrations ?

Qu'était-on censé y manger ? À côté de cette culture matérielle, l'expression culturelle légitime est également mise à contribution, quand il est question des textes littéraires mettant Noël en récit. Sur le plan social, il fallait montrer comment la commercialisation de Noël est d'abord destinée à la bourgeoisie, avant d'essaimer dans les autres classes, comment elle s'inscrit dans l'américanisation de la société canadienne-française et comment elle impose l'enfant en acteur social de plein droit. Si les fêtes de Noël peuvent être définies comme un « phénomène social total », selon l'expression empruntée à Marcel Mauss par Warren, leur interprétation doit faire appel à plusieurs disciplines.

Par son attention à des représentations relevant de ce qu'on a longtemps appelé la culture populaire, par son ouverture disciplinaire et par son souci d'asseoir la démonstration sur des citations, des images et des exemples judicieusement choisis, *Hourra pour Santa Claus !* constitue une contribution stimulante à l'histoire des imaginaires au Québec.

Benoît MELANÇON

Département d'études françaises,
Université de Montréal.

Marie-Andrée BEAUDET, *Album Miron*, Montréal, l'Hexagone, 2006, 216 p.

Avant d'être poète et militant indépendantiste, Gaston Miron fut un homme. L'affirmation n'est pas tout à fait un truisme tant il est vrai que l'existence de certains poètes peut sembler se confondre avec l'œuvre qui la phagocyte. C'est un leurre, bien sûr. Toute vie de poète, même la plus discrète, est un séisme. Emily Dickinson à Samuel Bowles : « Si peu de gens en vie – sont vivants ». Que dire alors des poètes qui, vivants, le furent bruyamment, intensément, publiquement, et dont l'œuvre s'est construite tout à la fois en résistance à la vie et plongée dedans, celle-ci menaçant celle-là, tout en la nourrissant, souvent en la contrariant et en l'entraînant dans un cours impétueux, mais lui donnant aussi son assiette ? En somme, quel ordre instaurer après coup dans l'existence de Gaston Miron ? L'*Album Miron* publié par Marie-Andrée Beaudet est une réponse, aussi « magnifique » que son sujet, à cette question nécessaire. Car c'est bien à une nécessité de l'histoire littéraire que répond cette mise au net en images d'un parcours qui aura tenté, selon les mots du poète en 1983, lorsqu'il recevait le prix Athanase-David, de « faire apparaître une écriture du corps collectif en ce qu'il est politique et qui travaille la poésie à l'égal du corps personnel » (*Les signes de l'identité*, éd. du Silence, 1991).

Ignorant les ruptures esthétiques, l'œuvre de Gaston Miron s'est élaborée par sédimentation. Une curiosité boulimique jette en avant l'affamé de littérature sans qu'il oublie sa dette à l'égard de ses prédécesseurs, fussent-ils être les épigones d'un romantisme attardé. Chez Miron, cette conscience de l'épaisseur du temps s'est doublée d'un sens de l'archive qui, non sans encombrement domestique, aura facilité, comme l'explique Marie-Andrée Beaudet dans son avant-propos, la réalisation de cet album. Une malle de manuscrits, des classeurs débordants de coupures de